

Michel Beaulieu, André Roy, Anthony Phelps

Rachel Leclerc

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2012). Compte rendu de [Michel Beaulieu, André Roy, Anthony Phelps]. *Lettres québécoises*, (147), 42–43.



MICHEL BEAULIEU

Poèmes (1975-1984)

Montréal, Noroît, 2011, 336 p. 22,95 \$.

Antipoème

Cette réédition des poèmes de Michel Beaulieu regroupe enfin ses cinq livres publiés au Noroît de son vivant. À leur lecture, on est fortement imprégné, enveloppé par cette chose plutôt rare et précieuse en poésie : une atmosphère.

Parlons du pouvoir d'envoûtement de ces écrits, que souligne d'emblée Denise Brassard dans la préface, un pouvoir exercé par la litanie du quotidien que Beaulieu a déroulée jusqu'à l'hallucination. Le quotidien, paradis de l'oxymore avec sa splendide banalité, avec ses tables à café, ses miettes et ses rognures, ses miaulements, ses flaques et ses klaxons, ses quartiers, ses ruelles qui fermentent, ses heures fauves et, surtout, ses réminiscences, innombrables et assumées, piliers de l'œuvre de Beaulieu. Le quotidien, avec ses heures de parfaite immobilité — comme une catatonie contemplatrice —, et sa sexualité, ses désirs jetés pêle-mêle, ses ruptures et ses retours, sa déréliction accueillie plus que subie, vraie fabrique à poèmes. Quoi d'autre ? Ses stylos-feutres et ses blocs de papier quadrillé...

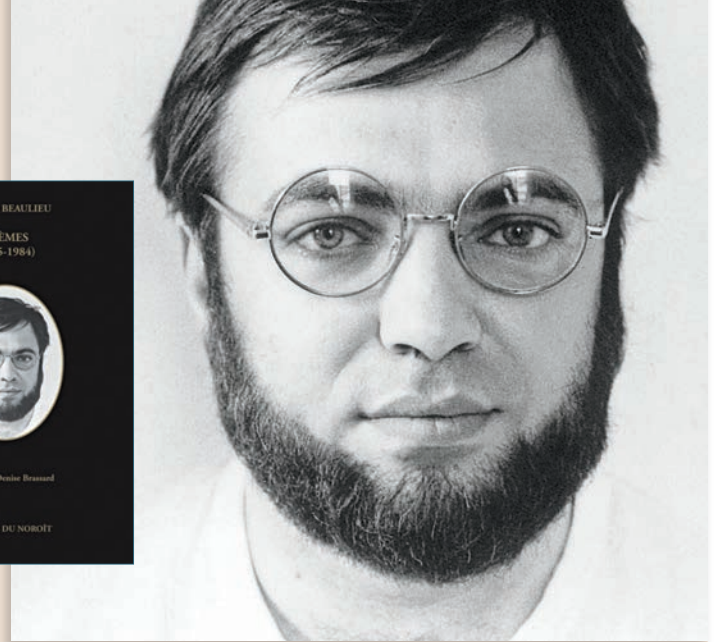
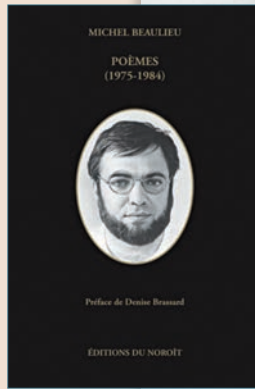
Si Beaulieu a été, jusqu'à son dernier souffle, prisonnier des saisons, toute sa production nous dit qu'il a habité son pays plus que quiconque, avec sincérité, intégrité. Le froid et la neige traversent son œuvre, mais aussi, plus terrible, la canicule de la métropole. La mort du poète ? Elle ressemble à l'engloutissement d'un homme par son espace, ou plutôt par ses espaces : le vital et le collectif. Cet amoureux des voyages avait reçu, dans les dernières années, une bourse pour aller écrire au Japon, mais il ne partait pas. « J'ai peur », avait-il fini par lâcher. Sa mauvaise condition physique devait lui faire pressentir un départ autrement plus radical.

On trouve, vers la fin de ce cycle de trois cent trente pages, une descente aux enfances, une recherche du temps perdu qui aura été la grande affaire de sa vie. Là, dans les premières années d'existence, s'était trouvée une vérité plus constante que les autres, là aussi était née une soif de vivre si grande qu'elle aura fini, si le mot n'est pas trop fort, par se retourner contre l'homme : quelle qu'ait été la séquence des événements, on ne meurt pas à 44 ans sans être victime d'un broyage.

Conscience du temps

Les familiers de cette poésie restent hantés par certains vers. Parmi les plus fameux, il y a ce « Tu vas / tu vaques à tes affaires » que Beaulieu utilise à répétition pour introduire toute une série de poèmes taillés dans l'ordinaire des jours. On y retrouve, comme un leitmotiv et un pensum, le désir d'impliquer le Moi dans la tâche la plus simple et dans l'objet le plus humble — jusque dans un ticket de tramway ajouté à la collection, un ticket qui échappe ainsi, victorieusement, à sa propre insignifiance, à l'obsolescence à laquelle la fuite des heures le condamnait. Comme le souligne la préface, Beaulieu cherche « la banalité pour elle-même et pour sa force d'anéantissement, de suppression de la singularité » (p. 8).

Autre vers connu : « l'unique temps qui ment ». Ce n'est pas le meilleur, mais il a le mérite de nommer en quatre mots une dimension obsédante, suspecte à l'évidence (parce qu'elle « ment »), sur laquelle Beaulieu a fondé toute sa recherche. Le temps est une distance et donc



MICHEL BEAULIEU

un espace, le poète avait de cela une conscience exacerbée. Il en a tiré l'espoir nécessaire à la construction de son œuvre, car l'espace est quelque chose *qui reste* même quand il désigne un ailleurs — ailleurs qui est toujours atteignable. D'où la curiosité du poète pour le savoir scientifique, notamment pour les découvertes en astronomie.

Avant même *Kaléidoscope*, dernier titre publié du vivant de Beaulieu, chaque livre peut se lire comme une étape dans sa vie, une expérience — souvent amoureuse —, une autre promenade au bord de l'abîme. Chaque livre est le journal d'une épreuve et aussi la preuve que cette dernière fut traversée : l'homme n'en a peut-être pas conscience, mais son poème témoigne.

Ce que nous dit Beaulieu dans sa jeunesse éternelle, c'est que vivre a continué aussi longtemps que cela a été possible, et que l'atelier est resté ouvert jusqu'à la fin. Malgré la fatigue et le repli sur soi dont témoignent parfois les cinq livres regroupés ici, tout est là, avec lui dans l'indicatif présent. La poésie s'est donnée parce que l'homme est resté optimiste à sa manière. La poésie sera la dernière à quitter le navire. Ainsi se reconnaissent les plus grands capitaines, ceux qui, pour avoir été eux-mêmes abandonnés, se sont fait un jour cette promesse : « jamais tu n'abandonneras / derrière toi tes familles » (p. 246)



ANDRÉ ROY

C'est encore nous qui rêvons

Montréal, Les Herbes rouges, 2012, 118 p. 14,95 \$.

Dormir, écrire, rêver

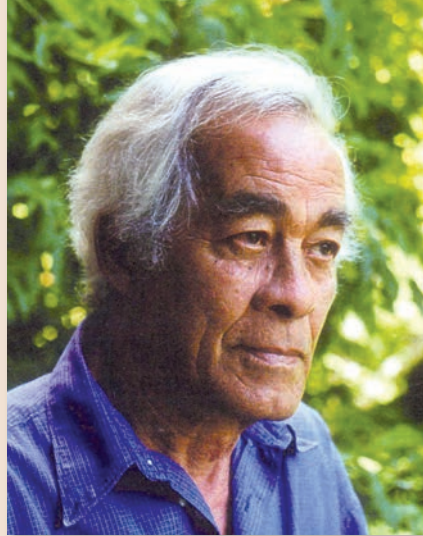
Ce très bel ensemble de poèmes porte le sous-titre de *Vies 3* et s'insère dans l'un des cycles prévus par André Roy. Penser la poésie par cycles, c'est faire un vœu sur la durée.

ici, écrire semble être une affaire de solidarité. Je n'étais donc pas étonnée de croiser ce poète à la manifestation générale du 22 mars dans les rues de Montréal, où il ne désespérait pas de trouver « des écrivains ».

Les deux premiers tiers du livre, intitulés « Je veux te décrire la nuit » et « N'oublie pas de dormir », sont écrits à la première personne du



ANDRÉ ROY



ANTHONY PHELPS



pluriel et impliquent une réciprocité tout autant qu'un enseignement à l'autre. Avec ce poète des Herbes rouges, on est loin de la métaphore — si ce n'est de « la fourrure du présent » (p. 24) —, loin aussi de la recherche à tout prix d'une musique et d'un rythme. On est du côté d'une profondeur de pensée plutôt que d'une beauté de l'image. Si la phrase, sans apprêt et dénuée de nostalgie, ne tient pas à faire joli, elle n'en évoque pas moins la beauté prégnante du monde, invitant à voir la chambre comme une plage : « la mer dont l'énergie obscure meurt devant soi » (p. 20).

Ces poèmes nous invitent à réfléchir sur la nuit comme habitacle, sur les rêves comme autant de travaux offerts au sacré, sur la rencontre amoureuse, bref sur la part la plus horizontale, la plus pacifique de notre existence. Consciente de la vague destructrice qui balaie les sociétés les unes après les autres, la poésie de Roy s'offre en hommage à l'intelligence du cœur, à notre capacité de reconnaître cette intelligence en nous et de la mettre à profit concrètement. Il ne s'agit pas juste de ne pas gâcher notre passage sur la Terre, mais de se retrouver soi-même dans l'autre. Dans cette poésie, l'humain brille par sa vigueur, il démontre une indéniable santé mentale et une forme de bravoure au quotidien, même dans la solitude : « où que tu dormes / tu seras fin, seul et fort » (p. 65). Mais, pour autant, il ne veut pas fermer les yeux sur la cruauté.

*Il n'y aura bientôt plus que toi qui écriras
depuis le fin fond de la nuit
ce que tous sont et seront toujours
(tués torturés tranchés)
Continue de rêver
jusqu'à la fin, courage (p. 56)*

Ainsi l'écriture et le rêve — ce qui est du pareil au même, dirait Freud — se présentent-ils comme des adjutants à la prise de conscience et au témoignage, à une forme d'assistance, de mutualité, d'utilité publique. Dans une phrase comme « avec mon cœur entier contre le tien » (p. 87) se devine bien plus que le besoin d'aimer : il faut arrimer son navire à un autre navire pour que le voyage ne soit pas une traversée en solitaire et, surtout, sans témoin.

Il y a un Casque bleu qui sommeille en plusieurs poètes. Je le dis sans aucune ironie, avec admiration et malgré ce qu'en pensent les revenus de tout, ceux pour qui la notion de courage — et d'abord le courage de ne pas laisser tomber l'autre — est un sujet qui prête à ricaner. Quand il ne sera pas dans sa chambre, à écrire, dormir et rêver, à regarder monter l'océan, vous trouverez André Roy dans la rue avec les étudiants, ceux que la culture populiste appelle les « enfants rois » mais qui sont les seuls à brandir encore la Charte de vos droits et libertés.

☆☆☆

ANTHONY PHELPS

Une plage intemporelle

Montréal, Noroît, 2011, 90 p. 18,95 \$.

Le sablier perpétuel

Anthony Phelps est l'un des derniers représentants d'une vague de poètes émigrés d'Haïti et débarqués ici en pleine Révolution tranquille.

Fondateur, avec Serge Legagneur et plusieurs autres, d'Haïti littéraire et de la revue *Semences* en 1961, à Port-au-Prince, subissant comme eux le joug du « docteur-dictateur-à-vie », il a quitté son île en 1964. Long et riche est donc le parcours de cet écrivain aujourd'hui traduit dans plusieurs langues. Anthony Phelps continue de faire lever les mots malgré l'approche de la « plage intemporelle » — c'est ainsi qu'il désigne la dernière étape de sa vie —, comme si ses outils poétiques avaient échappé à l'usure du temps.

Il nous offre une poésie secrète qui le tient au plus près du songe et de la rêverie. Dans la réminiscence et la vision idyllique des jours enfuis, « Terre terre vieille terre du temps passé ! » (p. 18), le rapport au monde se fait parfois nostalgique, et la métaphore peut filer loin sans qu'on l'arrête, soumise qu'elle est au « trébuchet de la mémoire » (p. 56). Or, devant l'écran du passé, le poète se lève dans le présent et clame qu'il « fait encore beau / il fait plain chant au cœur de ton automne. » (p. 20) Oui, il témoignera désormais du beau temps qu'il fait, cet homme aérien auquel les éléments — la route, la vague, les falaises — n'ont rien refusé de leur science, ce poète-météorologue pour qui « liquide est l'air » et « frileux le nuage » (p. 24). Ainsi, il pourra dire : « Je tiens encore le monde par mes mots / une plage entre les bras. » (p. 30)

Un espace publicitaire dans *Lettres québécoises* ?

Contactez MICHÈLE VANASSE
responsable de la publicité
mvanasse@lettresquebecoises.qc.ca